



ISSN 1951-6088

ISSN en ligne 2260-653X

Exil et migration dans l'œuvre de Carmine Abate

Nerimane Kamberi

Faculté de Philologie, Département de français
Université de Pristina, Kosovo
nerimane.kamberi@uni-pr.edu

<https://orcid.org/0000-0002-6295-6169>

Reçu le 23-06-2021 / Évalué le 30-09-2021 / Accepté le 20-11-2021

Résumé

Dans son roman *La Festa del ritorno*, l'écrivain italien d'origine arbëresh, Carmine Abate, revient sur ses thèmes-phares, la Calabre, la famille, ses racines, l'exil de tout un peuple, la migration de son père. Nous étudierons dans cet article la transformation de cet exil douloureux en une migration supportable, voulue. Nous verrons que cette double migration s'enrichira avec le mélange des cultures et des langues et que le pays de l'émigration n'est pas une terre de perdition. Nous traiterons principalement du thème de l'amour qui restitue *l'habitabilité du monde*, et qui transforme l'exil en une expérience de vie moins pénible.

Mots-clés : exil, migration, langue, amour, Italie

Exile and migration in the works of Carmine Abate

Abstract

In his novel *La Festa del ritorno*, the Italian writer of Arbëresh origin Carmine Abate looks back on his key themes, Calabria, the family, its roots, the exile of a whole people, the migration of his father. We will study in this article the transformation of this painful exile into a bearable, deliberate migration, we will see that this double migration will be enriched with the mixture of cultures and languages and that the country of emigration is not a land of perdition. We will mainly deal with the theme of love that restores the habitability of the world, and that turns exile into a less painful life experience.

Keywords : exile, migration, language, love, Italy

Introduction

« Italie, l'*arbëresh* Carmine Abate, obtient le prix Campiello- Le célèbre écrivain italien *arbëresh*, avec son roman *La Colline du Vent* a obtenu le prix littéraire le plus prestigieux décerné en Italie, à l'occasion de sa cinquantième édition¹» (Gazeta Shekulli : 2012), titre un quotidien de Tirana, repris par d'autres journaux, ou bien

« Ses livres sont traduits dans plusieurs langues étrangères² ». Abate K (2007) a rendu certainement plus d'un lecteur curieux de découvrir cet auteur qui écrit des sagas familiales, décrit en grande simplicité et en grande beauté la campagne calabraise, où se nouent des histoires simples de famille ordinaire et parle d'une communauté installée en Italie depuis plus de cinq siècles, les Arbëresh. Carmine Abate déclarait dans un article du journal *Le Monde* : « Je raconte des histoires appartenant à la mémoire collective de ma communauté. Elles évoquent l'épopée mythique d'une population qui a traversé la mer et fondé de nouveaux villages. Notre histoire n'est pas le récit d'une destruction, mais d'une construction » (*Le Monde* : 2008).

Carmine Abate s'inscrit dans la lignée, et l'on peut même dire qu'il est en Italie le chef de file de ces auteurs qui écrivent une littérature du Tout-Monde selon le concept inventé par Edouard Glissant et où, dans leurs mouvements, les personnages vont d'un lieu à l'autre, partent et reviennent de et vers « un lieu où une pensée du monde rencontre une pensée du monde. » (Glissant, 1997 : 161). Glissant parlant du lien entre le lieu et l'écriture disait :

Avoir une poétique de la totalité-monde c'est lier de manière rémissible le lieu, d'où une poétique ou une littérature est émise, à la totalité-monde et inversement. Autrement dit, la littérature ne se produit pas dans une suspension, ce n'est pas une suspension en l'air. Elle provient d'un lieu, il y a un lieu incontournable de l'émission littéraire, mais aujourd'hui l'œuvre convient d'autant mieux au lieu, qu'elle établit une relation entre ce lieu et la totalité-monde. (Glissant, 1996 : 34).

Ces lieux dans la grande majorité de son œuvre, et plus précisément dans l'œuvre choisie, se situent en Méditerranée et dans le Nord, en France. Rappelons que l'histoire de la Méditerranée est traversée par les migrations diverses, dont celles de ses hommes partant pour l'Europe du Nord. Un dynamisme (sud-nord) de mouvement de population constant que l'œuvre d'Abate transmet avec beaucoup de sensibilité et une grande force narrative.

Si j'ai choisi Carmine Abate, ce n'est pas seulement pour ses récits épiques et littéraires, qui en font, sans aucun doute un grand écrivain, c'est pour son attachement à sa terre, à ses traditions, à sa langue toujours exprimée dans la perspective de l'ouverture à l'ailleurs, à l'Autre. Mon choix est certainement dû à nos origines communes, nos racines albanaises, et mes cours de littérature albanaise où une grande place est faite aux écrivains classiques *arbëresh* comme *Jeronim de Rada* et de plus en plus aujourd'hui aux écrivains *arbëresh* contemporains mais aussi aux écrivains albanais issus de la migration post-dictature.

1. Les Arbëresh, ou la migration il y a cinq siècles

La communauté arbëreshë est constituée des descendants du héros national albanais Scanderbeg qui avait combattu les Ottomans au XV^e siècle dans les Balkans. « En novembre 1443, profitant d'une offensive hongroise contre les Turcs, il se fit remettre la citadelle de Kruja, au nord de Tirana, en chassa la garnison ottomane et proclama la restauration de la principauté d'Albanie (...) il résistera à trois assauts contre la citadelle de Kruja, en 1450, 1466, 1467 » (Dérens, 2006 : 52). Skanderbeg meurt en 1468, et les Albanais choisirent, pour fuir les Ottomans et la conversion à l'islam, d'émigrer, en grand nombre, vers les côtes italiennes. Cette émigration se fera en phases successives, s'étendant sur trois siècles, du XV^e au XVIII^e siècle mais c'est avec la mort du héros national *Skanderbeg*, en 1468, que les colonies albanaises s'installeront en Italie, principalement en Calabre, dans les Pouilles et en Sicile, pour des raisons géographiques (plus proche de l'Albanie) mais aussi pour les bonnes relations qu'entretenait la famille des *Castriot* (dont était issu le prince *Skanderbeg*) avec le roi de Naples. Les *Arbëresh* trouveront, dans les différentes régions de l'Italie méridionale, un environnement propice à leur développement en tant que communauté, conservant leur culture, leur appartenance au rite byzantin, leurs traditions et surtout leur langue. Les membres de ces communautés continueront de parler la langue de leurs ancêtres qui quittèrent l'Albanie au Moyen-Âge, formant ainsi la communauté arbëreshë. L'époque mythique de cet exil forcé mais surtout des combats héroïques de Skanderbeg sera pour toujours gravée dans l'histoire des Albanais comme la Grande Époque.

Carmine Abate est originaire de Carfizzi, l'un de ces petits villages arberèches situés en Calabre où se sont installés les Arbëresh lors de leur exil. De ce village et des autres partiront les descendants des contemporains de Skanderberg, qui cette fois ne fuient pas un occupant et une conversion, mais cherchent du travail qu'ils ne peuvent pas trouver dans cette région. Ils inscriront dans l'histoire de ce peuple un double exil, de plus en plus au Nord, de plus en plus loin de la mère patrie. Carmine Abate est un écrivain *arbëresh*, c'est dans sa communauté et dans son histoire qu'il puise son inspiration. Cette culture arberèche l'a formé, a fait de lui l'écrivain qu'il est, lui transmettant et l'enrichissant de ses récits, de ses chants et de ses rhapsodies. Abate sera nourri de l'histoire de cette Grande Époque, des combats et victoires du héros Skanderberg mais aussi de l'exil de tout un peuple après la mort du héros et la défaite des Albanais. Dans son roman *La Mosaïque de la Grande Époque*, c'est par son personnage Gojari, que Abate raconte l'exil, celui de l'époque de Skanderbeg :

« Ils se préparaient à la fuite depuis plus d'un an. Il n'y avait pas d'issue. Dhimitri Damis avait été clair : « Ou ici, tôt ou tard prisonniers, tués, [...] soumis,

ou là-bas, sur une terre qui n'est pas la nôtre, où nous repartirons de zéro, mais où nous serons libres, si Dieu veut ». [...] Ils ne se rendent pas encore compte que leur fuite est définitive, parce que celui qui part espère toujours revenir, tôt ou tard. [...] Ainsi naquit Hora, notre village. C'était un jour d'octobre vers la fin du XV^e siècle, on ne connaît pas l'année exacte. [...] Et en l'espace de quatre ou cinq générations, les deux villages, celui des pères et le nouveau, se confondent, se mélangent, deviennent la même chose, avec les mêmes mémoires transparentes. [...] de la première arrivée, il ne reste qu'une unique image désolante, souvent confondue et approximative, une sorte de photogramme flou sur lequel on aperçoit des personnes fuyant leur terre, l'Arbëria, envahie par les Turcs. Ça suffit. Hora et Hora jonë sont désormais attachées l'une à l'autre, comme une personne à son ombre³. (Abate, 2010 : 410).

Abate et les siens transmettront, le premier par écrit, les autres oralement, cet héritage qui raconte leur origine. Cela sous-entend cet exil il y a plus de cinq siècles de son peuple, parti de l'Arbëri (actuelle Albanie) (pays du Sud) vers l'Italie (encore plus au Sud) pour fuir la domination ottomane. C'est traverser une mer (l'Adriatique) pour trouver refuge dans des villages de la Calabre dont les côtes sont balayées par une autre mer (la Méditerranée). Comme ce village fictif de Roccalba qui se trouve « entre deux mers » où le vieux Giorgio Belushi construit et reconstruit avec acharnement le *Domaine du Figuier* qui dans l'œuvre *Entre deux mers* (Abate, 2008) sert de passage et de transmission d'une génération à l'autre (le grand-père Giorgio et le petit-fils Florian), d'une culture à l'autre (l'Allemagne ou la France et l'immigration ; l'Italie du Sud et le pays d'origine). Ce domaine, qui surplombe l'immensité bleue, symbolise d'une certaine façon l'appartenance au Sud, sa terre et sa mer, la Méditerranée ; il est le phare qui dirige les personnages vers leurs origines, leur histoire et leur avenir. Toute l'œuvre de Carmine Abate est baignée de cette présence de la mer. Sans vraiment la nommer, mais en évoquant la géographie du pays, Abate la célèbre dans toute son importance, tant dans l'histoire des ses ancêtres qui ont fui les Ottomans par la mer que dans sa propre histoire et de celle des siens. La mer, toujours, la mer, dans son œuvre *La Mosaïque de la Grande Époque*

Voilà pourquoi il se remit à évoquer le village situé au-delà de notre mer, qui, il en était sûr, existait encore et dormait sur un lac couvert de nénuphars, un lac glissé comme une barrette dans d'épaisses forêts sur la frontière actuelle de l'Albanie et de la Grèce. (Abate, 2008 :16).

2. L'exil douloureux

Mais malgré cette nouvelle vie, meilleure, les *Arbëresh* ne cesseront de penser à leur patrie. La mer qu'ils ont traversée devient l'amer. Le personnage de la grand-mère dans l'œuvre *La Festa del ritorno* chante dans la langue *arbëresh* cette nostalgie pour la patrie perdue, « se këtu jemi një karvel'e huar, se jeta e bukur ësht atje⁴ » (Abate, 2012 :102).

Et un peu plus loin dans la même œuvre : « Puis il avoua contre le vent que ce village situé au-delà de notre mer était pour lui pareil à un aimant depuis l'enfance » (Abate, 2008 : 17).

Cela sous-entend un déplacement forcé, douloureux, de ses ancêtres, exil et mal de la patrie qui inspirera les écrivains de la littérature romantique albanaise.

Il va sans dire que c'est leur état d'exilé qui a permis et conditionné le maintien de la structure romantique dans la littérature des Arbëresh, dont le manque de la patrie des ancêtres, transmis de génération en génération, ne s'est jamais assouvi⁵ (Qosja, 1984 : 21).

Comme le souligne Francesco Altimari (Altimari, Savoia, 1994 :12) :

La nostalgie de la patrie sera particulièrement toujours présente, le souvenir du héros légendaire Skanderbeg et de son épopée [« moti i madh »], sont l'expression d'un sentiment commun entre les Arbëresh et font partie intégrante de leur patrimoine culturel et de leurs traditions.

Ces récits de l'exil douloureux qu'on se transmet de génération en génération depuis le Moyen-Âge lient les membres de la communauté et renforcent leur sentiment d'appartenance à cette communauté d'exilés perpétuels, de réfugiés, nostalgiques de la Grande époque, et qui pour en perpétuer la mémoire ont choisi de garder leur langue intacte, comme la parlaient leurs ancêtres lors de leur fuite. Le passé mythique et le présent historique seront la matière des romans d'Abate, comme elles sont le bagage culturel et émotionnel de sa communauté. Avec Abate, et par ses romans, le lecteur voyagera dans le temps (hier-aujourd'hui), dans l'espace (l'Albanie de Skanderbeg et la Calabre), sur la mer et sur la terre, dans une narration au rythme mélodieux. Son œuvre traduit son amour pour sa terre et celle des siens, amour douloureux dû à cet exil forcé, elle offre un récit ancré dans des paysages et des lieux d'une beauté profonde qui traduit l'attachement à cette terre qui a accueilli ses ancêtres et qui est aujourd'hui sienne.

3. Double exil ou exil et migration

Comme nous l'avons souligné ci-dessus, l'Italie est une terre d'accueil mais aussi une terre de départ. Les Arbëresh s'y installeront au XV^e siècle, les Albanais après la chute de la dictature au début des années 90. Les Italiens partiront vers l'Amérique au début du XX^e siècle, et dans les années 1930 et 1940, vers la France et dans les années 1950 vers l'Allemagne. Ces départs et ces arrivées donneront naissance à de nombreux récits, dans les deux sens. Carmine Abate déjà en Italie, depuis des générations, sera un des ses auteurs contemporains d'Italie qui parlera de l'exil, lui en remontant très loin dans le temps, pour raconter ce double exil du peuple albanais. D'autres suivront, arrivés plus tard sur les terres italiennes, comme Gëzim Hajdari, et parlant eux aussi d'un autre exil, de la migration, des années 1990, de leur pays d'origine, de leur vie là-bas, de leur nouvelle vie ici. Les chercheurs et universitaires les rangeront dans la littérature migrante.

À l'époque moderne, les *Arbëresh* partiront vers les pays plus industrialisés de l'Europe occidentale et septentrionale mais aussi vers le nord de l'Italie pour chercher du travail et gagner leur vie, un schème longitudinal Sud-Nord. Double exil donc, celui de l'époque de Skanderbeg au XV^e siècle et celui de l'époque moderne. Double exil oui, mais celui du XX^e siècle est d'une autre nature, d'un autre goût car au moment où il devient volontaire et permet un retour ou non vers la terre d'origine, « je ne serais plus jamais rentré au village, je n'en sentais pas le besoin⁶. » devient moins douloureux, la terre d'accueil devient nouvelle patrie, « Je voulais vivre en France pour toujours. J'aimais la France⁷ », l'Autre n'est plus hostile.

Comme l'explique Carine M. Mardorossian

Le passage de l'exil à la migration défie cette logique binaire, soulignant le déplacement, le déracinement, et le mélange des cultures, des races et des langues. Le monde habité par les personnages n'est plus considéré comme « ici » et « là-bas » [(un « ici » aliénant et une « patrie » romantique (Mardorossian, 2002 :16).

Jean-Marc Moura en citant le romancier américain John Gardner qui disait : « You go on a journey or a stranger comes to town » (Moura, 1998 :1) résume cette réflexion par « l'ensemble des récits peut se ramener à une double posture : on part ailleurs ou quelqu'un arrive d'ailleurs » (Moura, 1998 :1).

Toute l'œuvre d'Abate reflète ces traditions gardées, ces coutumes et surtout cette langue qui fait de son oeuvre une œuvre plurilingue et multiculturelle. L'œuvre offre un mélange bien dosé de langues parlées, découvertes, apprises et à apprendre.

De l'*arbëresh* et du dialecte calabrais utilisés à la maison, de l'italien à l'école, de l'allemand ou du français en émigration, *la Festa del ritorno* est un melting-pot linguistique, « Sot ësht e diell, aujourd'hui, c'est dimanche, où allons-nous trouver le vétérinaire ? » (Abate, 2012 :28) qui fait l'originalité de ce roman mais aussi de toute l'œuvre de Carmine Abate. L'être aimée « parlait bien le français et me l'apprenait⁸,... » (Abate, 2012 :62).

La Festa del ritorno est cette nouvelle brique qu'on découvre dans la « tour de Babel » que forme l'œuvre d' Abate. L'écrivain vient ajouter quelques mots en français, « Je pris les roses et lui dis « C'est pour toi, mademoiselle. » (Abate, 2012 :61)⁹ pour rappeler l'histoire de ces Italiens du Sud qui émigrent, en Allemagne, mais aussi en France.

« Nous représentons notre vie (à nous-mêmes et aux autres » sous forme de narration. [...] La narration revêt sans doute une grande importance, tant pour la cohésion d'une culture que pour la structuration d'une vie individuelle. » (Bruner, 1994 :40). La narration est aussi signe d'une culture, un rituel, *l'ascolto del racconto*. Chez Abate, on raconte sa vie, ici et là-bas, celle des autres, l'histoire du village, de ses habitants, aujourd'hui, ou il y a cinq siècles. C'est par Marco, le fils, la voix narrative du roman, que l'on pénètre dans cette famille ordinaire, que l'on suit la vie de celle-ci et la vie de chaque être qui la compose. C'est surtout par l'histoire du père que l'on plonge dans l'univers de l'émigration, qui est le quotidien de cette communauté dont est issu Carmine Abate, c'est à travers lui qu'on fait la connaissance de ses personnages façonnés à son image et à celle de son père.

Comme le père d'Abate, Tulio, le père dans le roman *La festa del ritorno*, quitte l'Italie, pays de la Méditerranée pour un pays du Nord, la France. La dimension autobiographique de l'œuvre est évidente,

Lorsque j'avais quatre ans, mon père partit pour la France avec un contrat de mineur, il rentra au bout d'un an pour repartir vers l'Allemagne où il est resté vingt-cinq ans. Qui sait combien de fois je l'ai vu monter dans le train alors que les autres membres de la famille répétaient comme une cantilène qu'il devait partir, qu'il était contraint de le faire, qu'il ne voulait pas mais il devait. Et le train partait sans attention aucune à mes efforts pathétiques pour l'arrêter. Je pense aussitôt à ces douloureuses séparations lorsqu'on me demande pourquoi j'ai commencé à écrire et pourquoi j'écris surtout sur l'émigration. J'ai commencé à écrire car j'ai ressenti l'urgence de dénoncer l'injustice de l'obligation d'émigrer¹⁰ (Abate, 1995 : 665).

4. La lingua del pane et la lingua del cuore

Dans les romans d'Abate s'articulent subtilement langue italienne et dialectes arbëresh et calabrais. Le français vient se mêler sans heurt à l'italien, langue d'écriture, *la lingua del pane* et à l'*arbëresh* « langue natale » *la lingua del cuore* à laquelle il emprunte des mots qu'il glisse entre les lignes et qui ont une fonction plus que linguistique, mais symboliques et culturels, « *bir*, fils », qui nous mène à patrie, aux récits qu'on transmet de « père en fils »,

*Le jour où il repartit pour l'Allemagne, le faux Méricain fit ses dernières recommandations à son fils : étudier, naturellement, et faire de son mieux car si lui était là-bas à faire d'incroyables sacrifices, le but était de donner à son fils un avenir, pas un bâton ou une bêche, ni une valise ou un pistolet, mais un beau diplôme qui lui faciliterait la vie, et surtout ne pas faire attention à l'instituteur qui est obsédé par ces histoires anciennes et fait rire tout le village. Que veux-tu que cela me fasse à moi qui travaille à l'étranger de parler arberèche ? La richesse, je te dis, tu l'as ici (et il se donna une grande claque sur le front) et là (il montra ses bras). Apprends bien l'italien qui est la langue qui te donnera du pain, et l'anglais si tu veux, qui peut te servir, mais l'arberèche, à quoi il te sert ? Et la chose amusante est que toutes ces recommandations et surtout la dernière, la plus importante, il la fit en arberèche, de faire le petit papa, bir, parce que maintenant tu es grand et le grand-père trop vieux. (Abate, *Il ballo tondo*, 1991 : 113).*

Si Carmine Abate, comme d'autres après lui, appartenant au cercle des « écrivains de l'écriture migrante » choisissent d'insérer des mots de leur langue natale, de leur langue d'origine, dans un texte écrit dans la « langue étrangère », c'est certainement pour y donner un rythme particulier, y renforcer la musicalité mais c'est avant tout pour rappeler leur appartenance à une double culture, pour rappeler le plurilinguisme dans lequel ils baignent quotidiennement et qui est leur quotidien. Le bilinguisme ou trilinguisme (comme l'écrivaine albanaise Ornela Vorpsi qui écrit ses premières œuvres en italien et ensuite en français) de ces auteurs renvoie à leur identité, et cette identité se reflète dans leur œuvre. *Il ballo tondo* où italien et arbëresh et même dialecte calabrais se côtoient est significatif de ce questionnement identitaire quatre générations répond à une logique de conservation ou inversement de rupture de la tradition à la fois culturelle et linguistique de l'arbëresh.

5. L'habitabilité du monde

Cette tentative du personnage de rendre sa terre d'immigration un lieu de vie nouveau, vivable, est évidente dès son arrivée : il recherche un travail à ciel ouvert, pas dans les mines, il veut travailler dehors, en plein air, comme dans son pays d'origine. Homme du Sud, il recherche dans le Nord un peu de son « chez soi », car le travail à la mine (clin d'oeil aux conditions de travail de l'immigré et à la vie du père de l'écrivain) ne pourra lui rendre ce nouvel espace de vie habitable, acceptable, familial. Car ce n'est pas seulement géographiquement que le père se déplace du Sud au Nord mais c'est aussi culturellement. Il part dans ce Nord qui est plus riche et plus froid en emmenant avec lui sa culture et son identité.

Mais c'est l'amour qui va rendre ce nouveau pays accueillant, l'immigration va alors prendre une valeur positive. L'amour (le hasard dirigé par la plume de l'écrivain veut que la jeune fille soit aussi italienne, on ne s'éloigne ni de sa langue, ni sa culture) restitue *l'habitabilité du monde*, c'est-à-dire, dans un sens moins philosophique que ne le sous-entend ce concept, que ce « nouveau » monde que découvre le personnage et où il va vivre ne devienne pas un lieu où il a émigré pour survivre, le pays d'origine ne lui offrant pas les moyens économiques pour le faire, mais pour vivre. La France prend une dimension sentimentale autre, cette terre d'accueil, malgré le poids de l'immigration, marque à vie le père par la rencontre qu'il fait de cette fille, par cette vie nouvelle qu'il a tenté de construire.

Et comme le souligne Angela Biancofiore : « La littérature de la migration pose la question centrale de l'hospitalité du monde. » (Biancofiore, 104 :28). La description que le père fait de Paris prouve que l'hospitalité du monde est accomplie :

C'est ainsi que je me retrouvai seul à Paris, une ville si grande, bir, comme si un des nôtres venant de chez nous, voulait en faire le tour ou bien l'admirer du haut de la tour Eiffel, il sentirait la terre lui glisser sous les pieds, la tête lui tournerait comme lorsqu'on est amoureux d'une fille. C'est beau Paris. (Abate, 2012 : 42)

rappelant ainsi le cliché de Paris « ville de l'amour » où même le travailleur immigré prend les traits du touriste flâneur. S'il y a bien séparation du pays natal vécue presque comme une déchirure, on ne retrouve pas cette solitude du travailleur, qui caractérisait l'état des premières générations d'émigrés. Le travail est certes laborieux dans la plupart des cas, la pensée pour le pays d'origine est bien présente mais le quotidien dans le pays d'accueil n'est plus aussi pénible. Après l'exil pour l'Italie vécu par les Arbërsh, la France devient terre de l'émigration, et puis terre de l'amour.

Pourtant pour le fils qui est ici le narrateur, la France est synonyme de déchiement, de douleur, la France délimite le temps de l'enfant qui vit au rythme des départs et des retours de son père,

pendant les semaines qui suivirent je m'habituai à la présence de mon père, et je voulais me convaincre qu'il était rentré pour toujours. Cela m'arrivait à chacun de ses retours. Je voulais oublier les longues périodes de son absence, arracher de mon esprit le mot France, Francia, comme nous le disons chez nous, et je n'osais jamais lui demander s'il avait l'intention de repartir. Je n'osais pas car s'il me disait « oui », je devais alors souffrir jusqu'au jour de départ¹¹. (Abate, 2012 : 25).

Les retours font de Noël la plus belle fête ; la terre des ancêtres, presque mythique dans les chants de la grand-mère, n'est pas pour le fils la terre où la vie est belle mais c'est bien la France, pays abstrait dans l'imaginaire de l'enfant mais qui se concrétise comme « lieu où se trouve son papa ».

Comme mentionné plus haut, c'est l'état du jeune Carmine Abate que nous lisons dans ses lignes. Les lignes extraites d'un entretien expriment tout ce mal que ressentait l'enfant, et par lui, tous les enfants des pères partis en émigration ; elles donnent aussi l'origine du devenir écrivain : « Je pense aussitôt à ses douloureuses séparations, lorsqu'on me demande pourquoi j'ai commencé à écrire, et pourquoi j'écris surtout sur l'émigration¹² ». Après son père, c'est Carmine Abate lui-même qui partira en Allemagne après ses études où il travaillera en tant qu'enseignant. (Gruppi, 1997).

Martine Bovo-Romcoeur souligne que

la production littéraire de Carmine Abate plonge ses racines dans l'expérience personnelle (elle naît du sentiment de souffrance liée à l'exil) elle se nourrit de la mémoire collective (l'épopée arbëresh est le point de départ de la culture de sa communauté) et se développe au contact de plusieurs cultures italiennes, arbëresh puis celle du pays d'accueil. (Bovo-Romcoeur, 2009 :195).

L'histoire racontée par le père, son histoire, qui dévoile ainsi un secret de famille et vient s'insérer au récit de son fils, donnant à la « Fête du Retour » la forme de roman à deux voix enrichies de termes en plusieurs langues, adoucit l'image de cette France « voleuse de papa ». De lieu d'où repartir est impossible, la France devient dans l'œuvre d'Abate terre de l'exil, mais aussi de l'amour et du bonheur, c'est l'image de « la réconciliation de l'être scindé » selon les mots de M. Bovo-Romcoeur, d'un être, le personnage et l'écrivain, qui a trouvé la paix intérieure, a accepté et a dompté cette douleur qu'est l'exil.

À la fin du roman, le père revient vivre dans son village, auprès des siens, la fille part à son tour, en France, là où elle est née, pour y commencer une nouvelle vie mais aussi pour perpétuer le souvenir de sa mère et le bonheur de ses parents. La boucle est bouclée. Le roman se termine sur l'image forte de la valise, symbole de départs, toujours, de ces fils du « sud », vers un ailleurs brillant (comme toute chose brillante qui attire) mais pour revenir, toujours, vers un ici brûlant. (Une patrie, une attente, l'amour des siens). L'appel de l'émigration devient ce chant de sirène auquel les jeunes ne résistent pas, malgré l'avertissement des personnes averties ». *Ecoute-moi, fils, ne pars pas*¹³» (Abate, 2012 : 161), mots prononcés en italien et en albanais, pour rappeler jusqu'à la dernière ligne du roman l'alloglossie littéraire, et le multilinguisme, de l'œuvre de Carmine Abate.

Conclusion

L'écrivain migrant, tout comme les personnages qu'il invente, se construit grâce aux différents mouvements et déplacements qu'il effectue ; ces derniers peuvent être de nature géopolitique ou ontologique.

Cet article a traité de l'œuvre de l'écrivain italien d'origine *arbëresh* Carmine Abate, une œuvre empreinte d'histoire, d'exil mais aussi d'amour. Nous avons montré que la littérature des descendants d'émigrés, où se mêlent différentes cultures, différentes langues empreintes d'histoire personnelle et d'histoire collective permet de transmettre des récits « témoignage » de l'état de l'émigré, état qui évolue avec l'expérience personnelle des personnages, et des auteurs/narrateurs.

Nous avons vu que c'est en recomposant la fresque de la vie de ses ancêtres, fresque qui prend la forme d'un geste, celle d'un héros national qu'Abate retrace l'histoire des exils successifs des Arbëresh, depuis celui forcé pour fuir les Ottomans et sauvegarder leur foi et leur langue, jusqu'à celui de son père et de lui-même, qu'on qualifiera plutôt d'émigration, qui ne sera pas dans ce cas une fuite mais la poursuite d'une ville meilleure, en trouvant du travail dans un pays plus riche. Nous avons vu que ces mouvements et ces déplacements, avec tout ce qu'ils comprennent, changement de lieu, changement et préservation de langue, douleur et bonheur, forgera l'œuvre de l'écrivain migrant, l'écrivain lui-même, ainsi que ses personnages reflètera ces questionnements identitaires et renforcera la conviction de l'auteur et de son lecteur que l'appartenance a une identité multiple, ou du moins la démarche voulue pour construire cette identité multiple, l'utilisation de plusieurs langues et dialectes dans l'œuvre sont une preuve de l'interculturalité, de la richesse culturelle et de l'ouverture au monde de cette œuvre.

Bibliographie

- Abate, C, 1991. *Il ballo tondo*, Marietti, 1991, (La Ronde Constantino, traduction de Nathalie Bauer, Paris, le Seuil, 2002).
- Abate, C, 1995. *Gli spazi della diversità*. Roma: Bulzoni.
- Abate, C, 2008. *Entre Deux Mers*, Paris : Seuil.
- Abate, C, 2008. *La mosaïque de la Grande Époque*. Paris: Seuil.
- Abate, C, 2010. *Le Stagioni di Hora*. Milano: Mondadori.
- Abate, C, 2012. *La Festa del ritorno*, [2004] Milano: Mondadori.
- Abate, K, 2007. *Shtegtimi i Unazës*, Tirana: Botimet Toena.
- Altimari, F, Savoia M.L. 1994. *I dialetti italo-albanesi* Roma: Bulzoni Editore.
- Biancofiore, A, 2006. *Straniere al Sud: per una ridefinizione della frontiera*, Collection "Narrativa", Paris: Crix, n.28.
- Bovo-Romceuf, M. 2009 « Exil, mémoire et identité dans l'œuvre romanesque de Carmine Abate ». *Écritures de l'exil*, Eidôlon, n° 85.
- Bruner, J, 1996. *The Culture of Education*. Harvard University Press.
- Crupi, P, 1997. *Storia della letteratura calabrese*, IV.Vol., Cosenza : Periferia.
- Chance, D. 2006. « Apprendre à lire le Tout-Monde avec Édouard Glissant ». *Apprendre à lire*, nr.5, décembre 2006.
- Dérens, J-A, 2006. *Kosovo, année zéro*. Paris : Paris Méditerranée.
- Glissant, E, 1996. *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard.
- Glissant, E, 1997. *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard.
- Gazeta Shekulli, 03 septembre 2012. Tirana.
- Journal Le Monde*, 06 mars 2008. Paris.
- Mordorossian, M. C., Autumn, 2002. « From Literature of Exile to Migrant Literature ». *Modern Language Studies*, Vol.32, Nr.2.
- Moura, J-M, 1998. *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris : Puf.
- Qosja, R, 1984. *Historia e Letërsisë shqipe*, Prishtinë: Rilindja.

Notes

1. « Itali, arbërshti Carmine Abate fiton Çmimin Campiello. Shkrimtari i njohur arbëresh me romanin *Kodra e erës* ka fituar çmimin letrar më prestigjioz në edicionin e tij të pesëdhjetë. »
2. Quart de livre "Librat e tij janë përkthyer në shumë gjuhë. "
3. Traductions empruntées à Katuscia Floriani dans <https://journals.openedition.org/etudes-romanes/357> [consulté le 15 juin 2021].
4. « Nuk ka dyshim se ruajtjen e strukturës romantike në letërsinë e arbëreshëve e nxit, dhe madje, e kushtëzon pozita e tyre prej mërgimtarit, të cilëve kurrë s'u është shuar malli , i përcjellë brez pas brezi, për atdheun e stërgjyshërve. Traduit de l'albanais par nos soins.
5. « Ici nous sommes en terre étrangère, là-bas la vie est belle. »
6. « Al paese non ci tornavo più, non ne avevo bisogno. » les traductions en français du roman sont faites par mes soins.
7. « Volevo vivere in Francia per sempre. Mia piaceva, la Francia ».
8. « Parlave bene il francese e me lo insegnava,..
9. «Prendo le rose e dico : « Sone per te, mademoiselle. »

10. Repris et traduit de l'Italien par Martine Bovo-Romceuf dans *Exil, mémoire et identité* dans l'œuvre romanesque de Carmine Abate dans *Écritures de l'exil*, Eidôlon, n°85/févr. 2009.

11. "Nelle settimane successive mi abituai alla presenza di mio padre e cercai di convincermi che era ritornato per sempre. Succedeva così a ogni ritorno. Volevo dimenticare i lunghi periodi senza di lui, cancellare dalla mente la parola Francia, anzi "Fròncia", come diciamo noi, e non mi azzardavo mai a chiedergli se per caso aveva intenzione di ripartire. Se poi mi rispondeva "Sì, devo", avrei sofferto fino al giorno della partenza".

12. Repris et traduit de l'Italien par Martine Bovo-Romceuf dans « Exil, mémoire et identité dans l'œuvre romanesque » de Carmine Abate dans *Écritures de l'exil*, Eidôlon, n°85/ févr. 2009.

13. « Senti a me, bir, non partire ».

L'exil sous toutes ses formes contribue à la création de deux espaces-temps, celui du lieu passé auquel se rattachent les notions de déracinement, de nostalgie et peut-être de stagnation et du lieu présent qui dégage une solitude, une aliénation voire un épanouissement. Par ailleurs ces deux espaces-temps sont reliés entre eux par un mouvement vers l'avant, un passage à travers le temps et l'espace, un phénomène irréversible. (Thibeault-Bérubé, 2010: 48).

« Le retour au pays est synonyme de ressourcement, de régénération et de rédemption de toutes les souillures. [...] Il correspond au besoin de retrouver l'Eden, la terre promise, la pureté, l'engloutissement dans un monde idéalisé [...]. » (Oktapoda, 2008: 99).